

XYZ. La revue de la nouvelle

Les nouvelles de J'Il le Bref

Gilles Pellerin, *i² (i carré)*, Québec, L'instant même, 2012, 162 p.

Nicolas Tremblay



Number 117, Spring 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71088ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tremblay, N. (2014). Review of [Les nouvelles de J'Il le Bref / Gilles Pellerin, *i² (i carré)*, Québec, L'instant même, 2012, 162 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (117), 83–87.

Les nouvelles de J'Il le Bref

Gilles Pellerin, *i² (i carré)*, Québec, L'instant même, 2012, 162 p.

LE DESTIN de Gilles Pellerin est indissociable de celui des Éditions de L'instant même (lire à ce sujet notre entretien dans les pages précédentes). Quand l'écrivain, aux multiples autres personnalités, comme celles d'éditeur et de professeur, publie de plus *i² (i carré)*, un recueil de soixante-six nouvelles ultracourtes, il réaffirme un parti pris esthétique pour le genre narratif bref. Rappelons-nous qu'au moment où il fonde, dans les années quatre-vingt, L'instant même, Pellerin contribue à l'émergence de la nouvelle contemporaine au Québec — en opposition à la nouvelle classique (dont Maupassant constitue le modèle canonique). Des voix uniques se font dès lors entendre, dont celle de Bertrand Bergeron, avec *Parcours improbables*, un coup d'envoi. Pellerin dit un « phare » dans *Nous aurions un petit genre*, l'essai et manifeste qu'il publie en 1997 sur sa pratique éditoriale. Dans les pages de ce livre fort éclairant pour saisir les mutations du genre, circonscrites surtout dans ce que Gaëtan Brulotte appelle l'âge d'or de la nouvelle, la décennie 1990¹, Pellerin définit le type de texte narratif court qu'il publie, ouvertement influencé par les Argentins Borges, Cortázar et Bioy Casares. « Hardiesse syntaxique, télescopage, syncope » déstructurent la phrase. Le tissu narratif module les points de vue dans un fondu polyphonique. Il n'y a plus de dialogues et de frontières bien délimitées ; ça parle. La nouvelle, tel un « coup de poing », est une « mise en marche *ex abrupto* », une fenêtre, un instant, un fragment sorti d'un tout incompréhensible et inénarrable. Aussi, la



1. Je renvoie à *La nouvelle québécoise*, Montréal, Hurtubise, coll. « Cahiers du Québec », 2010.

brièveté des textes exige la cruauté et l'absence de « dimension psychologisante ».

Pellerin est conscient que les définitions ont leurs limites. Néanmoins, les grands axes qu'il relève dans son essai visent assez juste. La critique journalistique ne s'y était pas trompée, elle qui reprochait à L'instant même une « tangente résolument formelle », réputée difficile. Que des auteurs « formalistes » ne racontent pas simplement des histoires dans un style lisse avec une chute finale heurtait ses attentes. C'est que, d'un recueil à l'autre, le genre se réinvente, proposant un pacte de lecture inédit, y compris, bien sûr, chez l'écrivain Pellerin lui-même. Aujourd'hui, le militantisme transgressif de ces années a certes perdu de sa vivacité. Toute avant-garde ne fait que passer; elle finit inmanquablement par devenir une norme pour l'institution littéraire. Lorsque Hugues Corriveau lui demande de se pencher sur l'écriture de son premier recueil, paru en 1982, Pellerin affirme qu'il y a là quelque chose d'« archéologique » (lire le début de l'entretien). Personne n'arrête la marche du temps. La nouvelle contemporaine — qu'on appelle ainsi dans le champ critique — est de moins en moins contemporaine; elle commence à relever du passé... Aujourd'hui, on ne publie plus le genre de la nouvelle avec la même cohésion et collégialité que durant ces années d'effervescence. Les éditeurs québécois sont désormais nombreux à sortir des recueils et les voix se dispersent. On discerne moins facilement les courants qui émergent. (Corriveau, styliste exigeant et nouvelier des premières heures de L'instant même, signe depuis novembre 2012, dans XYZ, un survol annuel des recueils parus lors des rentrées littéraires d'automne et d'hiver². Sur le plan formel, il constate même un relâchement généralisé, malgré quelques livres lumineux mais isolés.)

Depuis ses débuts, Pellerin publie avec une égale constance des nouvelles, son genre de prédilection, tout en restant fidèle aux paramètres qu'il a contribué à fixer. Chez

2. Lire la rubrique « Voies nouvelles » parue dans les numéros 112 (hiver 2012) et 116 (hiver 2013).

lui, il n'y a pas d'essoufflement ; le sprinteur court encore aussi vite qu'à ses débuts. Célébré par la critique, son cinquième et avant-dernier recueil, *i* (*i tréma*), paru en 2004, proposait quatre-vingt-quatre nouvelles ultrabrèves. Selon l'auteur, l'unité du livre se trouvait dans la forme partiellement « évidée » des textes qui oblige le lecteur à compléter le sens laissé en suspens. Les recueils publiés à L'instant même ont d'ailleurs souvent une superstructure qui motive le rassemblement des nouvelles. Ils deviennent un objet en eux-mêmes, qui offre un ou plusieurs parcours aux lecteurs. On doit lire les textes à la fois comme un tout, mais aussi comme des parties qui forment un ensemble, un réseau — qui, pour reprendre une métaphore de Pellerin, tient surtout de la composition musicale, moins, sinon pas du tout, de la linéarité discursive. Le recueil *i*² (*i carré*), la suite ou le prolongement du livre précédent, a lui aussi sa propre unité, que le titre rend plus facilement discernable cette fois-ci. Chaque nouvelle propose un dédoublement formel ou thématique. Quelques grandes variations créent des sous-ensembles dans le livre. Il y a l'axe du présent et du passé, qui provoque la rencontre, parfois conflictuelle, de la jeunesse et de la vieillesse, ainsi que quelques anachronismes irréels, comme ces trois nouvelles plutôt humoristiques : « Le Christ ne serait pas allé à Limoilou », « Rousseau » et « Sartre », où des figures légendaires surgissent dans notre monde contemporain plutôt désolant. Quelques nouvelles exploitent le thème de la filiation, entre le père et son fils, entre le maître et son élève, alors que des rapports de force donnent des situations imprévisibles qui dépersonnalisent les protagonistes. Nombreux aussi sont les textes qui jouent avec le principe des univers parallèles, lesquels sont très présents dans la science-fiction, dans la prose d'un Cortázar aussi. Pellerin les réactualise dans les paradigmes de la vie « réelle » et de l'art, dans un contexte parfois onirique. Ainsi, plusieurs niveaux narratifs se contaminent, un récit second influençant le récit premier, comme dans « Les scènes du restaurant » ou « Première » : le scénario d'un film se réalise dans la vie de ses réalisateurs ou de ses 85

spectateurs. Des nouvelles métalittéraires comme « Ma vie n'est pas un roman » et « Page blanche » sont à ranger dans cette même catégorie. Bien évidemment, le thème du double est central dans le recueil. Citons des titres qui parlent d'eux-mêmes : « Pas de deux », « Siamois », « Quelqu'un d'autre » et « Crépusculaire spéculaire ».

En quatrième de couverture, Pellerin écrit que « la littérature est ce qu'on ajoute à l'univers », belle formule qu'il employait aussi, quelques années auparavant, dans *Nous aurions un petit genre*. Dans cet ordre d'idées, *i* (*i tréma*) soustrayait du sens à l'univers, chaque nouvelle ouvrant une brèche où s'engouffrer ; tandis qu'*i*² (*i carré*), plus paradoxal, reproduit l'équation à son échelle métonymique, l'univers raconté dans la nouvelle étant dédoublé de manière étrange. La nouvelle brève, que pratiquent Pellerin et consorts, a des exigences formelles qui transcendent fortement le contenu ; comme la poésie, elle est plus soucieuse de sa propre matérialité, de son dire que de son dit. Le « réel », l'« univers » lui devient alors secondaire, voire impensable. Elle dévoile sans pudeur ses simulacres, ce qui l'éloigne du roman conventionnel qui dissimule au contraire ses artifices au profit d'une recherche de la vraisemblance psychologique et sociale. Ici, dans *i*² (*i carré*), rien d'étonnant dans le fait que les textes, un brin autarciques ou autistes, reproduisent leur propre poétique, comme si, au fond, ils ne parlaient que d'eux-mêmes. Le livre ne se termine-t-il pas sur cette phrase circulaire, qui renvoie à la fois à l'auteur, à la nouvelle (qui porte sur la fête des Rois) et au recueil : « De tous les règnes, celui de Gilles le Bref fut le plus heureux. » ? Raconter, chez Pellerin, n'est jamais un acte gratuit. Il n'y a pas d'histoire pour l'histoire, affirmait-il dans son essai-manifeste. Dans le geste d'écrire, signifiant en lui-même, il y a une intention de transgresser le « monde » et le récit de ses jours pleins. Cela s'illustre par l'intrusion de l'« insolite » — un mot de l'auteur qui a des résonances avec le fantastique et le réalisme magique, les deux mamelles auxquelles s'abreuve la nouvelle contemporaine. Très inventif, Pellerin raconte cet insolite pas moins de

soixante-six fois, avec finesse et, faut-il le dire, souvent avec humour. Un régal pour les lecteurs rompus à l'art de la prose brève et à sa beauté ciselée.

Nicolas Tremblay

De la nuit à l'aube

Francisca Gagnon, *Les chercheurs d'aube*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbérations », 2012, 110 p.

LE RECUEIL *Les chercheurs d'aube* publié chez Lévesque éditeur en 2012 est le premier ouvrage de Francisca Gagnon, professeure au cégep de Sherbrooke et détentrice d'une maîtrise en création littéraire de l'université de la même ville. Cet ouvrage contient en grande partie des inédits, puisque seules deux nouvelles sur la totalité des vingt-six ont paru auparavant, l'une dans *Virages* et l'autre dans *XYZ. La revue de la nouvelle*. Notons que l'auteure a déjà remporté deux prix dans sa région, dans le cadre des Correspondances d'Eastman et du Salon du livre de l'Estrie.



Les récits qu'offre Francisca Gagnon se présentent comme d'étranges amalgames entre le réalisme et le fantastique. Les environnements qu'elle met en scène sont prosaïques, rien pour entraîner le lecteur loin de ce qu'il connaît : l'espace domestique, le bureau, les ruelles d'une grande ville. Un goût particulier pour les endroits sordides se signale : salle de torture d'un gris industriel, squat délabré, entrepôt blafard. L'auteure éprouve une prédilection pour l'attitude naturaliste (au sens littéraire), pour le « plaisir de puer », comme le disait Nietzsche à propos de Zola. Complaisance pour les lieux misérables et les conditions de vie dégradantes. Toutefois, un élément de bizarrerie est toujours introduit, qui emporte le récit vers un autre monde et évite de le laisser stagner au ras du sol.

La nouvelle « Ci-gît Ça » est caractéristique de cette manière. Le lecteur est d'abord introduit dans une cave inquiétante, où des crochets rouillés tiennent des peignoirs 87